

C'est assez avec le THC/CBD: méthodes d'écriture de notes de terrain en respectant les relations humain-cannabis

Nina Barbosa

Au printemps 2018, j'ai visité le premier magasin de cannabis légal de l'ouest d'Ottawa, en Ontario. L'incapacité de voir ou de sentir les produits dérivés du cannabis entiers a attiré mon attention et est devenue l'impulsion initiale de mon projet de recherche de maîtrise. Trois ans après cette première impulsion, j'ai mené des recherches anthropologiques et un travail de terrain dans le cadre de la première compétition culture légale de cannabis (3 ans après la légalisation). De l'été 2021 aux premiers mois de l'hiver 2022, j'ai suivi un apprentissage chez un cultivateur amateur autorisé RACFM (Règlement sur l'accès au cannabis à des fins médicales) expérimenté. Nous avons tous les deux participé au concours. Cependant, à mi-chemin de notre temps ensemble, j'ai échoué à faire pousser ma plante et je me suis retiré de la compétition.

Néanmoins, j'ai terminé l'apprentissage et suivi mon mentor jusqu'au bout. Limitée par des critères de victoire basés sur des pourcentages élevés de THC et de terpènes, mon attention sur le déroulement de la compétition a influencé deux directions. La première était vers une obsession avec des molécules uniques en teneur élevées de la part des organisateurs du concours. La seconde était avec l'attention de mon mentor sur la maturité des plantes de la graine à la fleur, ce qui impliquait de savoir/sentir le cannabis et être attentifs à ses expressions physiques et à son développement.

Je souhaite évoquer comment les approches sensorielles ont guidé mes recherches et souligner comment il est possible de se laisser happer par les textures, les arômes et les goûts d'une plante, mais aussi par l'obsession de calculer le pourcentage d'une molécule extraite de son contexte. Je vais présenter cela sous une forme de guide car cela peut être utile pour la recherche centré sur les relations humains-plantes. Le guide qui suit s'inspire des travaux d'anthropologues et des chercheurs qui m'ont guidé dans mes recherches.

Pour commencer, je voudrais résumer brièvement mon travail car ce serait utile à l'organisation du guide. J'ai d'abord été initié aux compétitions de culture de cannabis à travers le magazine High Times. J'ai donc participé avec l'impression que le concours aurait un panel de juges à qui les échantillons seraient envoyés, semblable à la compétition de culture High Times. Cependant, ce n'était pas le cas. Au lieu de cela, les échantillons pour la compétition ont été envoyés à un laboratoire et testés pour tous les cannabinoïdes. Fait intéressant, la compétition n'a pris en compte que les pourcentages de THC et de terpènes. L'attention portée aux critères de sélection restrictifs m'a permis de constater à quel point la reclassification du cannabis en tant que plante de drogue récréative légale au Canada modifie les systèmes de connaissances.

L'anthropologue Diana Gibson écrit; lorsque les plantes médicinales « se déplacent ou sont transférées dans un nouveau contexte, leur utilisation et les systèmes de connaissances dans lesquels elles existaient peuvent changer, elles s'adaptent aux lieux et les transforment » (Gibson 2018, 2). Le cannabis en est un exemple, car sa culture à des fins médicales et récréatives a conduit à la légalisation. Avec ce changement de paradigme, les systèmes de connaissances juridiques et industrielles se développent et se situent dans la pharmacologie traditionnelle, qui préconise l'utilisation de substances purifiées car elles sont considérées comme plus spécifiques

et sûres (Ribeiro 2018, 137), excluant des millénaires d'expérience bioculturelle avec la plante entière. Cette position de légalisation et de normalisation du cannabis découle de décisions de justice plutôt que de preuves scientifiques. Bien qu'il existe une grande efficacité des cannabinoïdes uniques, les produits de cannabis entiers dérivés restent exclus des essais cliniques en laboratoire et standardisés, car ces produits ont une pharmacologie complexe et indéfinie (Bilbao, Spanagel 2022, 20). En tant que tel, il est difficile de normaliser les produits de cannabis entièrement dérivés, laissant les décideurs politiques, la santé publique et l'industrie s'appuyer sur les connaissances pharmacologiques pour classer, standardiser et étiqueter les produits de cannabis entièrement dérivés basés sur les deux cannabinoïdes les plus étudiés, le THC (est la molécule associée aux expériences psychoaffectives) et le CBD (est l'autre molécule qui est quantifiée et connue pour ne pas provoquer de expériences psychoaffectives ou de dépendance ; elle fonctionne en tandem avec le THC (et les nombreuses autres molécules et terpènes), équilibrant ainsi l'effet d'entourage, ' pourtant ils sont séparés et quantifiés comme s'ils étaient indépendants les uns des autres). D'où les critères de victoire très restrictifs du concours, car ils s'alignent sur le cadre juridique actuel.

Participer à la grow cup en tant que participant et apprenti m'a permis de constater à quel point un cultivateur amateur expérimenté connaît la classification et la standardisation du cannabis qui ont guidé mon travail. Le guide suivant présente mon approche dans la rédaction de « travail de terrain » et de « note de terrain » à la suite d'une compétition de coupe de culture de cannabis. Ces approches cherchent à prendre au sérieux les relations humain-plante et à démontrer comment différents types d'écriture agissent comme une forme d'envoûtement et comment nous pouvons naviguer dans les deux sans favoriser l'autre.

1. Permettez-vous d'affecter et d'être affecté

Se laisser affecter implique de laisser tomber les idées préconçues sur ceux avec qui vous allez travailler. Cela nécessite d'abandonner la position d'étudiant collectant des informations ou des données pour un projet de recherche. L'approche peut sembler risquée car notre objectif ultime en tant que chercheurs est de contribuer à la production de connaissances sur un sujet d'intérêt particulier. Cependant, en baissant la garde de nos étudiants, nous pouvons permettre à différentes intensités de guider nos recherches. Pour Favret-Saada, lorsqu'on est le plus touché, « on ne peut pas enregistrer l'expérience car quand on l'enregistre, on ne peut pas la comprendre » (Favret-Saada 1990, 196). L'analyse ne peut intervenir qu'ensuite car affecter et être affecté, c'est éprouver « une position et les intensités qui vont avec » (Favret-Saada 1990 : 193). Par exemple, en me promenant et en m'appuyant contre les plants de cannabis dans le jardin de mon mentor, j'ai été bombardé de souvenirs et de souvenirs d'expériences passées et récentes. Bien que je ne puisse pas leur donner un sens, ils ont servi d'interventions pour répondre à l'élan immédiat. Ces interventions ont pris la forme d'interrogations suscitées par les arômes des plantes. Me permettre d'affecter et d'être affecté de cette manière a ouvert une conversation sur la façon dont mon mentor connaît/perçoit le cannabis et sur une approche de mon projet de recherche.

Il est essentiel de reconnaître que dans la mesure où nous pouvons nous permettre d'être affectés sur le terrain, nous affectons aussi. Notre statut d'étudiant ou de chercheur nous place dans une position particulière. Par exemple, lorsque dès le moment où Jack a accepté d'être mon mentor, il a également accepté d'être un participant à la recherche. Donc, il y avait des

choses auxquelles il voulait que je prête attention en tant qu'étudiant alors qu'il reconnaissait mon association avec l'Université d'Ottawa. En tant que tel, la seule façon dont je pouvais comprendre les préoccupations et les pratiques de Jack pour connaître/ressentir le cannabis était en m'affectant et en me laissant affecter, mais aussi à travers la principale méthode de travail de l'anthropologie : l'observation participante.

2. L'observation participante ne concerne pas l'objectivation, c'est plutôt une façon de faire de l'anthropologie

Pour Tim Ingold, l'observation participante n'est pas une observation à distance, ni une méthodologie. Au lieu de cela, c'est une façon de faire de l'anthropologie. Pour Ingold, « Observer signifie regarder ce qui se passe autour de nous, et bien sûr écouter et ressentir également. Participer signifie le faire à partir du courant d'activité dans lequel vous menez une vie aux côtés et avec les personnes et les choses qui captent votre attention » (Ingold 2014, 387).

Cette façon de « savoir » ne consiste pas « en des propositions sur le monde mais en des compétences de perception et des capacités de jugement qui se développent au cours d'engagements directs, pratiques et sensoriels avec notre environnement » (Ingold 2014, 387). Par exemple, lorsque j'ai rencontré mon mentor pour la première fois, il y avait des tensions sur la façon dont nous connaissions chacun le cannabis à partir de nos propres expériences et aussi sur notre écart d'âge de 30 ans. Cependant, forcés par la pluie de s'asseoir sous le toit de son porche de jardin, nous avons réussi à nous écouter et avons convenu de nous concentrer uniquement sur la culture du cannabis et de ne pas apporter nos connaissances dans le projet de recherche. Adopter cette approche de l'anthropologie m'a permis de réaliser à quel point l'observation

participante n'est pas simplement une objectivation des êtres et des choses qui retiennent notre attention. Au lieu de cela, comme l'écrit Tim Ingold, « observer n'est pas objectiver ; c'est de s'occuper des personnes et des choses, d'apprendre d'elles et de suivre dans la perception et la pratique » (Ingold 2014, 387). En ce sens, la « participation » peut être un outil de compréhension (Favret-Saada 1990 : 192).

3. Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, faites attention !

Tim Ingold « invite l'anthropologue novice à assister : à prêter attention à ce que font ou disent les autres et à ce qui se passe autour et dans les environs ; à suivre là où les autres vont et à faire ce qu'ils veulent, quoi que cela puisse impliquer et où que cela puisse se produire vous emmener » (Ingold 2014, 389). Certes cette démarche peut paraître risquée dans le sens de voir s'évanouir votre projet ethnographique. Adopter cette approche m'a permis de remettre en question ce que je pensais avoir compris et s'est prêté comme un moyen de critiquer le cadre juridique, santé Canada et industriel conjoint qui réduit le cannabis à ses molécules, façonnant les pratiques de culture pour que le marché récréatif se concentre sur la haute pourcentages de THC.

Cela n'a été possible qu'en participant aux activités liées à la culture d'une plante pour un concours, car mes préjugés ont été vérifiés par rapport à la réalité. Ces moments m'ont permis d'apprécier les talents de jardinier de Jack, c'est-à-dire la culture du cannabis pour une compétition. En conséquence, j'ai appris à écouter et à prêter attention à ce qu'il essayait de me démontrer. L'anthropologue Julie Laplante écrit que la façon dont nous prêtons attention ou écoutons diffère "Nous pouvons écouter pour identifier des sons isolés ou des éléments d'information, ou nous pouvons écouter de manière significative le ton, la vitesse et la lenteur, les

rythmes de manière transformatrice" (Laplante 2021, 36-37) . Dans le premier sens, on peut vouloir compter, contrôler, abstraire ou mesurer une situation (Laplante 2021, 37) comme le faisait le pot de culture. Dans le second sens, on peut « se rendre, se laisser désorienter, et habiter une situation pour avoir le sens de ce qu'elle (dé)fait » (Laplante 2021 : 37), par exemple, être « pris » (affecté) par les arômes des plantes (Laplante 2021, 37). Ainsi, la façon dont nous écoutons requiert de l'attention car les deux types d'attention ne sont pas les mêmes et la façon dont nous apprenons sera différente (Laplante 2021 : 37).

Par conséquent, la façon dont nous prêtons attention est vitale car « répondre à ces événements par nos propres interventions, questions et réponses » (Ingold 2014, 389) peut nous conduire à des choses inattendues qui peuvent éclairer notre intérêt de recherche, par exemple, comprendre comment le THC les pourcentages en conjonction avec les terpènes peuvent informer un connaisseur du cannabis comme mon mentor sur les effets des plantes. D'où sa résistance à la standardisation et sa capacité à dispenser les critères du concours. C'est pourquoi il est essentiel d'être attentif car il ne s'agit pas d'extraire des informations ou de collecter des données mais plutôt d'être en correspondance avec ceux avec qui nous travaillons. Ainsi, comme le dit Tim Ingold, l'observation participante consiste à « entrer en correspondance avec ceux avec qui nous apprenons ou parmi lesquels nous étudions, dans un mouvement qui avance plutôt qu'il ne remonte dans le temps » (Ingold 2014 : 389).

4. La façon dont vous écrivez compte : ce que les anthropologues nous disent depuis le début

Les notes de terrain sont les archives de nos collections et des souvenirs de notre engagement avec ceux avec qui nous travaillons (humains et non humains). Ils sont personnels et scientifiques, donc la façon dont nous écrivons les notes de terrain est importante. Par exemple, dans son livre *Naven*, l'anthropologue Gregory Bateson explique à son lecteur qu'il existe deux manières de présenter la culture. La première est scientifique et utilise certaines **des** techniques pour décrire en termes analytiques ce qui est observé à partir de sa structure de fonctionnement, par exemple la réduction du cannabis à sa teneur en cannabinoïdes. La deuxième est artistique et utilise des techniques impressionnistes étrangères aux méthodes scientifiques (Bateson 1958, 1). Ils cherchent à capturer un sentiment ou une expérience plutôt qu'à obtenir une représentation précise. Selon Bateson, les techniques impressionnistes peuvent exprimer des aspects inséparables de la culture qui échappent à la structure fonctionnelle (Bateson 1958, 1). Nous pouvons utiliser les deux méthodes pour rédiger nos notes de terrain sans avoir à privilégier l'une par rapport à l'autre. Ces approches d'écriture peuvent éclairer notre intérêt de recherche de manière inattendue.

Par exemple, durant mon apprentissage dans le jardin, puisque je ne pouvais pas écrire de notes de terrain au fur et à mesure des activités de la journée, mon téléphone s'est avéré utile comme outil d'enregistrement multimedia. Je pouvais prendre des photos, des vidéos et des enregistrements audio avec mon téléphone. Ainsi, après chaque journée de formation, je m'asseyais et parcourais mon téléphone en vue d'écrire mes notes de terrain. Au total, j'ai utilisé deux ensembles de notes. L'un décrirait scientifiquement la journée, et l'autre re-hallucinerait

comment les choses se sont déroulées. Avoir accès aux deux groupes de notes, ainsi qu'au contenu numérique que j'ai enregistré, m'a permis d'avoir accès à la façon dont les perspectives d'un cultivateur amateur sur la culture du cannabis pour une compétition tombent en désuétude une fois que la plante est légalisée et commercialisée. Par conséquent, la façon dont nous écrivons les notes de terrain est importante car nos collections et nos souvenirs façonneront notre compréhension d'un phénomène donné et du travail ethnographique final qui en découle.

Pour conclure, se laisser affecter et être affecté ne signifie pas s'identifier au point de vue de notre participant à la recherche. Au lieu de cela, il faut prendre une position (assignée ou non) pour vivre et écouter ce que vos participants à la recherche veulent vous montrer. Ensuite, laissez-les vous guider à travers la correspondance – posez des questions et des préoccupations.

Citations

Bateson, Gregory. 1958. *NAVEN A Survey of the Problems suggested by a Composite Picture of the Culture of a New Guinea Tribe dream from Three Points of View*. Stanford University Press.

Bilbao, Ainhoa., Spanagel, Rainer. (2022) Medical cannabinoids: a pharmacology-based systematic review and meta-analysis for all relevant medical indications. *BMC Med* **20**, 259. 1-29.

Favret-Saada, Jeanne. 1990. *About Participation. Culture, Medicine and Psychiatry*. 14: 189-199. Kluwer Academic Publishers. Printed in the Netherlands.

Gibson, Diana. 2018. Rethinking medicinal plants and plant medicines. *Anthropology Southern Africa*. Vol. 41, No. 1, 1-14.

Ingold, Tim. 2014. That's enough about ethnography! *HAU: Journal of Ethnographic Theory*. Vol 4, (1): 383-395.

Ribeiro, Sidarta. 2018. Whole Organisms or Pure Compounds? Entourage Effect Versus Drug Specificity. In B. C. Labate & C. Canvar (Eds.), *Plant Medicines, Healing and Psychedelic Science Cultural Perspectives* (pp. 133–142). Springer. Cham, Switzerland. <https://doi.org/>
<https://doi.org/10.1007/978-3-319-76720-8>